

terminé celui de la nouvelle planète, à laquelle fut donné le nom de *Junon*.
 Cette planète est d'une couleur blanchâtre et ne présente aucune trace d'atmosphère. Les observations de Schrotter sur le caractère de la lumière qu'elle nous renvoie tendent à faire croire qu'elle possède un mouvement de rotation qui s'exécute en vingt-sept heures.

Voici les principaux éléments de cette planète :
 Mouvement diurne. = 813", 91
 Durée de la révolution sidérale. = 1,502 j., 30
 Distance moyenne au soleil. = 2,87
 Excentricité. = 0,25
 Longitude du périhélie. = 54° 9' 41"
 Longitude moyenne de l'époque. = 342° 0' 35"
 Longitude du nœud ascendant. = 170° 57' 45"
 Inclinaison. = 13° 3' 21"
 Époque en temps moyen de Paris. = 7,0 (août 1856)

JUNON, reine des dieux, sœur et épouse de Jupiter, fille de Saturne et de Rhea. Ce nom est le même que le latin *Juno*, *Junonis*, qui correspond à une forme grecque *Zénon*, employée comme substantif féminin de *Zéon*, *Zéno*, le même que le latin *Jun*, forme ancienne de *Janus*, et représentant une forme celtique *dyw-an*, dérivée de *dyw*, ciel, qui désignait le seigneur du ciel, le vieux dieu aryen de la lumière, le *dy* initial du sanscrit est représenté, en latin, par *j*.

Junon était la déesse du mariage et des épouses vertueuses et chastes, comme Vénus était celle des amours impudiques et des courtisanes. Les traits particuliers de son caractère étaient l'orgueil et la jalousie, et elle traita cruellement les nombreuses rivales que lui donna le maître des dieux. Io, Latone, Callisto, Sémélé, Alcimène, etc., et piquée de ce Jupiter Hébé et Vulcain, et jalouse de ce Jupiter qui avait engendré Minerve de son cerveau, elle conçut seule, en respirant l'odeur d'une fleur, le représentant voilé, pendant qu'elle formait un jet de son sein, Métripe par Paris, qui donna le prix de la beauté à Vénus, elle poursuivit d'une haine implacable la famille de Priam et les Troyens. Son culte était un des plus répandus et des plus solennels du polythéisme grec-romain. Elle avait des temples à Samos, dans l'Argolide, à Olympie, à Rome, etc. Le paon, le coucou, le pélican, les femmes consacrées, les Latins vot et le lis lui étaient consacrés. Les Latins la représentaient voilée, comme les matrones pudiques et vertueuses. Elle était appelée *Hera* par les Grecs, et c'était à Argos, à Mycènes, que son culte se célébrait avec le plus d'éclat. Le temple que la déesse avait à Samos passait pour un des plus somptueux de la Grèce. Les matrones romaines et les femmes grecques avaient une dévotion toute particulière pour Junon. A Olympie, tous les ans, les femmes tissaient pour sa statue un *peplos*, et cette tache sacrée lui valait le privilège d'assister aux jeux Olympiques.

De même que Jupiter était la personnification du ciel étoilé, Junon fut regardée comme habitant au-dessus de la voûte céleste, et elle fut représentée avec un diadème et un sceptre. Elle devint une reine du firmament, et voila, pour symbole, dans cette explication, les yeux brillants dont est parsemé le plumage de l'oiseau qui rappelle les étoiles.
 Dans l'art grec, Junon demeura toujours le type de la reine; son front est couronné de la stéphané ou diadème, et les coiffures qu'on y ajoute, le *modios*, le *calathos*, le *polos*, sont en rapport avec le caractère auguste de la déesse. La noblesse de son port, la réserve de son maintien sont rendues par les plus sévères du *chiton* dont elle est vêtue et de l'*himation* ou voile qui l'enveloppe.

Revenons ici les fables populaires qui avaient cours sur Junon ou Hera; nous essayons ensuite de tracer les délinéaments de cette déesse. Les Grecs, et surtout les Latins, historiens des deux divinités grecque et latine, considérées séparément.

La Hera des Grecs. Tandis que le Zeus de Dodone recevait comme épouse Dionée, sorte de Zeus féminin, les Pélasges du Péloponèse invoquaient la reine du ciel sous le nom de *Hera*, *Hera*, dont l'étymologie n'est pas encore fixée.

Suivant M. Maury et d'autres auteurs, qui donnent à *Hera* le sens de *dominatrice, maîtresse*, ce nom appartient au même radical que le latin *heras* (c'est-à-dire vient le français *Sécher*), l'allemand *herr*. On a aussi rattaché le nom de Hera, divinité des nues, qui étaient considérées par les anciens comme filles de l'air, au mot arabe *hera*, le poisson.

La Hera pélasgique, identifiée plus tard avec la Dioné de Dodone, devint la grande déesse du panthéon hellénique, mais en conservant la majeure partie des attributs qu'elle avait reçus de ses premiers adorateurs. L'épithète de *pélasgique* rappelait son origine, et lui était donnée à Iolcos, en Thessalie, pays où son culte avait été sans doute porté dans le Saron.

A Argos, on faisait remonter l'établissement de son culte jusqu'au premier établissement de la contrée. Phoronée, père de Pélasgus. Cette tradition nous reporte aux ori-

gines de la société hellénique. L'historien Hellanicus, cité par Denys d'Halicarnasse, fait mention d'une prière faite à Hera à Argos, Alcyone, qui existait trois générations après le siège d'Argos. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la fable, pour les besoins du symbole et de la fiction.

Originellement, Hera n'avait, pas plus que Zeus, Chronos pour père et pour mère; Ehea; son caractère de filiation qu'à des circonstances semblables à celles qui ont fait attribuer les mêmes parents à ce dieu.

Dans les temps posthomériques et pendant toute la période hellénique, Hera demeura la reine et la sœur du souverain des dieux. Elle n'en paraissait pas tout à fait la puissante; mais, dit M. Maury, elle montra graduellement de la supériorité sur Zeus, et elle fut reine du ciel. Il semble qu'à mesure que la condition du sexe féminin gagna en considération et en égard dans la société grecque, la déesse qui, dans l'origine, représentait les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve, et qui, par conséquent, représentait le sexe féminin, fut appelée la déesse type de la *feminité*; elle repré- senta les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve. « Nous citons ce passage parce qu'il est l'expression frappante de tout un système mythologique et historique

contre lequel il faut mettre en garde le lecteur. Ce système consista à vouloir montrer, dans le développement des mœurs et de la religion helléniques, un mouvement continu remontant jusqu'à l'origine la plus générale, et d'épuration depuis les premières origines jusqu'à Zeus. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la fable, pour les besoins du symbole et de la fiction.

Originellement, Hera n'avait, pas plus que Zeus, Chronos pour père et pour mère; Ehea; son caractère de filiation qu'à des circonstances semblables à celles qui ont fait attribuer les mêmes parents à ce dieu.

Dans les temps posthomériques et pendant toute la période hellénique, Hera demeura la reine et la sœur du souverain des dieux. Elle n'en paraissait pas tout à fait la puissante; mais, dit M. Maury, elle montra graduellement de la supériorité sur Zeus, et elle fut reine du ciel. Il semble qu'à mesure que la condition du sexe féminin gagna en considération et en égard dans la société grecque, la déesse qui, dans l'origine, représentait les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve, et qui, par conséquent, représentait le sexe féminin, fut appelée la déesse type de la *feminité*; elle repré- senta les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve. « Nous citons ce passage parce qu'il est l'expression frappante de tout un système mythologique et historique

contre lequel il faut mettre en garde le lecteur. Ce système consista à vouloir montrer, dans le développement des mœurs et de la religion helléniques, un mouvement continu remontant jusqu'à l'origine la plus générale, et d'épuration depuis les premières origines jusqu'à Zeus. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la fable, pour les besoins du symbole et de la fiction.

Originellement, Hera n'avait, pas plus que Zeus, Chronos pour père et pour mère; Ehea; son caractère de filiation qu'à des circonstances semblables à celles qui ont fait attribuer les mêmes parents à ce dieu.

Dans les temps posthomériques et pendant toute la période hellénique, Hera demeura la reine et la sœur du souverain des dieux. Elle n'en paraissait pas tout à fait la puissante; mais, dit M. Maury, elle montra graduellement de la supériorité sur Zeus, et elle fut reine du ciel. Il semble qu'à mesure que la condition du sexe féminin gagna en considération et en égard dans la société grecque, la déesse qui, dans l'origine, représentait les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve, et qui, par conséquent, représentait le sexe féminin, fut appelée la déesse type de la *feminité*; elle repré- senta les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve. « Nous citons ce passage parce qu'il est l'expression frappante de tout un système mythologique et historique

contre lequel il faut mettre en garde le lecteur. Ce système consista à vouloir montrer, dans le développement des mœurs et de la religion helléniques, un mouvement continu remontant jusqu'à l'origine la plus générale, et d'épuration depuis les premières origines jusqu'à Zeus. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la fable, pour les besoins du symbole et de la fiction.

Originellement, Hera n'avait, pas plus que Zeus, Chronos pour père et pour mère; Ehea; son caractère de filiation qu'à des circonstances semblables à celles qui ont fait attribuer les mêmes parents à ce dieu.

Dans les temps posthomériques et pendant toute la période hellénique, Hera demeura la reine et la sœur du souverain des dieux. Elle n'en paraissait pas tout à fait la puissante; mais, dit M. Maury, elle montra graduellement de la supériorité sur Zeus, et elle fut reine du ciel. Il semble qu'à mesure que la condition du sexe féminin gagna en considération et en égard dans la société grecque, la déesse qui, dans l'origine, représentait les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve, et qui, par conséquent, représentait le sexe féminin, fut appelée la déesse type de la *feminité*; elle repré- senta les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve. « Nous citons ce passage parce qu'il est l'expression frappante de tout un système mythologique et historique

contre lequel il faut mettre en garde le lecteur. Ce système consista à vouloir montrer, dans le développement des mœurs et de la religion helléniques, un mouvement continu remontant jusqu'à l'origine la plus générale, et d'épuration depuis les premières origines jusqu'à Zeus. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la fable, pour les besoins du symbole et de la fiction.

Originellement, Hera n'avait, pas plus que Zeus, Chronos pour père et pour mère; Ehea; son caractère de filiation qu'à des circonstances semblables à celles qui ont fait attribuer les mêmes parents à ce dieu.

Dans les temps posthomériques et pendant toute la période hellénique, Hera demeura la reine et la sœur du souverain des dieux. Elle n'en paraissait pas tout à fait la puissante; mais, dit M. Maury, elle montra graduellement de la supériorité sur Zeus, et elle fut reine du ciel. Il semble qu'à mesure que la condition du sexe féminin gagna en considération et en égard dans la société grecque, la déesse qui, dans l'origine, représentait les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve, et qui, par conséquent, représentait le sexe féminin, fut appelée la déesse type de la *feminité*; elle repré- senta les qualités et les attributs d'une épouse, mère ou veuve. « Nous citons ce passage parce qu'il est l'expression frappante de tout un système mythologique et historique

contre lequel il faut mettre en garde le lecteur. Ce système consista à vouloir montrer, dans le développement des mœurs et de la religion helléniques, un mouvement continu remontant jusqu'à l'origine la plus générale, et d'épuration depuis les premières origines jusqu'à Zeus. Mais cette déesse d'Argos ne paraît pas avoir été, dans le principe, autre que Zeus. Elle était la souveraine du ciel, la vierge céleste, et rappelait le diadème de Callisto, avec laquelle on l'identifia plus tard. C'est ce qu'indique le surnom de *Parthenia*, qui lui était parfois donné dans diverses contrées de la Grèce, notamment à Imbros, à Platée, à Hermione et en Eubée.

On a vu, dans l'opposition où divers mythes la présentent avec son divin époux, une trace de cette séparation originelle des deux divinités que les caractères exclusifs de Hera opposent au culte de Zeus, qui lui enleva la souveraineté des cieux. On rapporte à la Crète, comme pour tant d'autres divinités, l'union de ces deux dieux, d'abord distincts, à la reproduction d'un mariage divin. On montrait en Crète, à Cnosse, près du fleuve Theris ou Theron, le lieu où s'était consummé l'hymen des deux époux.

A l'appui de l'origine pélasgique de Hera, on remarque l'analogie du culte de la *Juno* de Falères, capitale des Falisques, et cité d'origine pélasgique, avec celui de la Hera argienne.

La Hera pélasgique, surtout celle du Péloponèse, avait des points de contact avec Déméter. Reine de l'univers, elle présidait, comme cette déesse de la terre, à la fécondité, à la reproduction des êtres. Une partie de ces attributs passa à la Hera grecque. Celle-ci était le prototype de la femme; elle représentait l'idéal de la vie familiale, et c'est à ce titre qu'elle fut adorée, et c'est ainsi qu'elle fut invoquée comme fille, épouse et veuve. A ces trois titres, ses statues avaient la tête voilée. A Sparte, et peut-être chez tous les peuples de la Grèce et de l'Italie antiques, les femmes mariées se voilaient non-seulement la tête, mais encore le visage, tandis que les jeunes filles découvraient les traits de leur visage et ne se servaient du voile que pour couvrir leur tête, et pour cacher leur chevelure. La veulpe et, qu'on donnait communément aussi à Junon, était un ornement de luxe en faveur chez les matrones romaines et chez les dames de la Grèce et de l'Eurie. (Elien, *Hist. des*.)

Hera ne fut, comme déesse suprême, adoptée qu'assez tard par la race dorienne et ionienne; aussi conserva-t-elle longtemps un caractère pélasgique, elle constituait une divinité supérieure des Achéens. La Hera d'Argos, comme la *Juno* de Falères, avait des attributs qui prenaient son de son temple, et dont l'une, qui était vierge, était dite *céleste*, et dont l'autre, qui était mariée, était dite *terrestre*. Les deux divinités virent chanter des hymnes en l'honneur de la déesse.

Dans Homère, Hera est sœur et épouse de Zeus. Cette divinité a revêtu un caractère anthropomorphe, auquel son rôle de protectrice spéciale et de représentant divin de la femme et de ses droits prédestinaient particulièrement la grande déesse pélasgique. Presque toute trace de personnalité nationale est perdue en elle; c'est simplement une femme difficile et hautaine, jalouse et maussade, incommode compagne de la couche du roi des dieux. « Y a-t-il un portrait, peut-être de la déesse, demande Maury, une idée allégorique? Est-ce simplement une invention du poète, due aux besoins de sa fiction? Il n'y a pas de doute, et c'est ce que nous allons examiner. »
 Mais l'ère première des rigueurs de Zeus à l'égard de son épouse paraît être suggérée par le caractère originellement virginal de cette déesse.

Quelque épouse de Zeus et possesseur de son pouvoir, comme l'était au souvenir de l'épouse grecque, moins libre, à certains égards, que la femme dans nos sociétés modernes, Hera se montre quelquefois avec ses attributs de divinité suprême. On retrouve çà et là en elle la déesse protectrice de Samos et d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Elle rappelle, sous ce caractère, l'Athènes, qui velle sur la citadelle d'Ilion et d'Athènes. C'est une déesse poliaide, observant la chasteté presque virginale d'une épouse fidèle. Aussi Zeus n'a-t-il à lui reprocher aucun de ses adulations contre la société divine et si souvent accusées dans la f